

“Le but profond de l’éducation tend vers l’unité de l’être”
(Simonne Romain, 1963)

Je voudrais commenter cette affirmation de Simonne Romain, en prenant en compte la globalité de sa proposition éducative et, par conséquent, de sa pensée, perçue en relation à la philosophie de Karol Wojtyła, philosophe personnaliste contemporain à elle. Dans un autre endroit j’ai déjà écrit sur l’étonnante confluence entre l’anthropologie de Wojtyła et la pédagogie Romain.

Je vais maintenant centrer mon intervention sur trois termes fondamentaux de l’assertion de S. Romain: l’être, l’unité, le mouvement que signifie le 'tendre vers'.

Sans doute que lorsqu’on parle de l’être, S. Romain se réfère à l’être de l’homme, donc l’être humain. La spécificité de l’être humain est évidente dans l’ensemble de tous les êtres. Singularité qui, en revanche, n’empêche pas le fait que nous, en tant qu’êtres humains nous participons, intégrons et transcendons les éléments qui composent l’être des autres êtres (les êtres inertes et les êtres vivants et, parmi eux, les animaux).

Pour calibrer l’importance de la finalité profonde que Simonne Romain accorde à l’éducation de l’être humain, nous devons nous poser la question de ce qui constitue et réalise dans chacun des différents êtres leur unité. Ainsi, nous voyons que :

En premier lieu, chez les *êtres inertes*, l’unité est donnée par les structures chimiques composant des substances différentes et qui, à partir de quelques éléments de base, selon des combinaisons plus ou moins complexes et variées, donnent naissance à matières et êtres (objets, choses) différents. Ainsi, une chose, un objet, un être inerte, maintiendra son unité, voir son entité, dans la mesure où aucun facteur externe à lui-même ne interviendra sur lui, en déstabilisant les structures chimiques qui le composent. Des facteurs externes soit de type chimique (humidité, oxygénation...) soit de type physique (forces, température...) peuvent générer des changements dans ces structures et décomposer ou transformer ces êtres, leur faisant perdre leur unité intrinsèque et fixe.

Secondement, dans le monde *végétal*, qui participe de ce qui est vrai pour les êtres inertes, il existe en plus un principe dynamique, un principe vital interne portant sur des processus biochimiques liés entre eux et orientés vers le développement de l’être et le maintien de l’individu et de l’espèce. Ce dynamisme interne est programmé, fixé par la nature et se développe en étroite relation avec les facteurs externes qui déclenchent, entravent ou inhibent les processus vitaux. Les caractéristiques de ce programme préalable, en combinaison avec les conditions environnementales dans lesquelles se trouve le végétal, rendent possible l’unité de l’être dans l’existence. Toute insuffisance dans le programme génétique ou les conditions extérieures défavorables – auxquelles l’être végétal ne peut pas échapper – finira par éteindre le dynamisme vivant et, par conséquent, la vie biologique sera ramenée à une structure chimique, qui se décomposera à son tour en éléments chimiques de plus en plus simples.

Chez les *animaux*, aux processus biochimiques programmés, s’ajoute, grâce à un nouveau dynamisme – la capacité de déplacement, en particulier –, la possibilité de développer des conduites. Ce sont ici des conduites adaptatives, établies par l’instinct ou par une capacité d’apprentissage très basique, fondé sur le mécanisme de stimulus-réponse. Ce qui caractérise donc le comportement animal est l’e facteur de « nécessité ». L’animal ne peut agir que selon ses instincts innés ou les comportements adaptatifs mis au point pour assurer la survie de l’individu et de l’espèce. Donc nous pourrions dire que l’être de tout animal tend vers l’unité par le développement de ses instincts innés et l’apprentissage des dites conduites adaptatives de caractère nécessaire et déterminées par la survie.

Mais si l'on se réfère à *l'être humain*, ainsi que nous trouvons en lui tous les éléments précédemment décrits, subsumés dans sa nature, nous trouvons aussi une complexité qui n'est pas partagée par les autres êtres. Complexité qui n'est pas due simplement à une plus grande complexité des processus biochimiques, ou des structures organiques ou des mécanismes instinctifs innés. Complexité propre au caractère personnel de l'être humain, autrement dit, au fait de ce que chez l'homme nous ne pouvons pas parler que de nature, que de l'individu et de l'espèce. Chez l'homme chaque individu a un caractère personnel, unique et insubstituable, parce que chaque être humain est une personne qui a conscience de soi.

Cette unicité consciente révèle la subjectivité propre à l'être humain, subjectivité qui fournit un nouveau principe vital. Face au caractère de nécessité propre à la conduite adaptative animale, l'homme dispose d'une structure qui nous permet de choisir, décider et agir librement et non de façon automatique, programmé et obligatoire. C'est ce que Wojtyla – et beaucoup d'autres – appelle *l'autodétermination*, structure dynamique dans laquelle l'homme retrouve son propre « je » comme celui qui se possède (*autopossession*) et à la maîtrise de soi (*automaîtrise*), en tout cas, comme celui que peut se posséder et se maîtriser.

L'homme est celui qui *peut* se posséder et se maîtriser. Dans ce '*il peut*' nous trouvons la clé du dynamisme de la structure de l'autodétermination, car il découvre et fait apparaître la tâche qui lui a été confiée: chaque personne doit confirmer, vérifier et 'conquérir' la structure dynamique du « je » caractérisée par l'autopossession et la maîtrise de soi. À cet égard, K. Wojtyla précise que chacun de nous naît personne, mais n'est sujet qu'au sens « métaphysique », de manière qu'il peut arriver que cette subjectivité ontologique n'arrive pas à manifester les traits de la subjectivité personnelle ». Pour quelle raison ? – se demande-t-il –: « par manque de développement psychosomatique ou purement psychique qui n'ont pas atteint la formation d'un « je » humain normal ou bien parce que le processus a été détourné. »

À cette conquête-là – que Wojtyla appelle *intégration* des différentes dimensions de l'être – consiste selon Simone Romain le but profond de l'éducation, qui « tend vers l'unité de l'être ».

L'éducation est nécessaire parce que la condition de sujet n'advient pas de soi dans la personne. C'est le résultat – toujours incomplet – d'un processus de réalisation de soi-même, par l'intégration des expériences dans l'être, un être qui, en plus, n'est pas seulement *autodétermination* – volonté, liberté – (voici l'erreur de l'idéalisme anthropologique, de très grosses conséquences), mais aussi soma et psyché. Ainsi, tout processus éducatif profond devra tenir compte de ce que toute personne, appelée à devenir sujet, a besoin de faire une démarche d'intégration de sa dimension somatique et psychique dans une dimension supérieure qui les transcende. Ce à quoi K. Wojtyla consacre une bonne partie de son chef d'œuvre « Personne et acte ».

K. Wojtyla et S. Romain – voici encore une fois l'énorme convergence entre eux – situent la clé de l'intégration de la personne dans l'*action*. L'être humain s'intègre dans l'action, dans laquelle la personne se révèle à elle-même et le sujet a l'expérience de soi agissant, ce qui lui permet de prendre conscience de lui-même en tant que sujet, en tant qu'unité indivisible.

L'intégration de l'être se réalise dans l'action parce que c'est seulement en elle que convergent l'autodétermination – volonté, liberté –, le soma et la psyché. Et c'est en elle que le sujet perçoit l'intégration ou la désintégration de son être, c'est en elle que se révèle sa réalité concrète ici et maintenant. Une véritable éducation en profondeur devra fuir des approches purement intellectuelles, lesquelles, parce qu'elles n'incluent pas l'action, ne donnent pas l'occasion au sujet de se reconnaître agissant ni l'aident pas, non plus, à croître en autopossession et en maîtrise de soi.

Car il n'y a pas d'action sans soma, sans corps, lequel demande d'être connu et maîtrisé pour obtenir l'efficacité, dimension qui parle de la transcendance du sujet humain dans l'action. Une éducation en profondeur devra rendre possible au sujet de prendre conscience de son corps propre, dans lequel le sujet humain se perçoit

comme « je » différent d'autres « je », en même temps que comme « je » avec d'autres « je ». En plus de la conscience du corps propre, elle devra favoriser la maîtrise du corps dans sa dimension d'objet au service de l'action humaine, orienté par la volonté.

La valeur que Simonne Romain a conférée à l'intégration de la dimension somatique est hors de doute pour qui connaît bien son travail, singulièrement l'axe central ou colonne vertébrale de tout son travail éducatif: *L'Éducation des Attitudes et des Mouvements*.

Wojtyla dit: « *Sous l'aspect somatique, l'homme comme personne se possède lui-même en ce qu'il possède son corps, et il se domine en ce qu'il domine son corps.* » (p. 235). Et il ajoute plus tard : « *Le corps propre, ses différents états et mouvements deviennent source de sensations que, de façon décisive, rendent possible à l'homme l'expérience de ce corps propre. En une telle expérience, la sensation s'insère dans la conscience, pour former avec elle comme la base de l'expérience, bien que la sensation, parce que sensible, diffère de la conscience intellectuelle (...) C'est le « Je » somatique total, non isolé du « Je » personnel, mais en cohésion la plus intrinsèque avec lui, qui est l'objet propre immédiat de l'autosensation.* » (p. 260)

Qui ne reconnaît pas dans ces lignes choisies parmi de nombreuses autres possibles la valeur éducative des exercices « *d'Éducation des Attitudes et des Mouvements* » de S. Romain et G. Fajardo ?

Avec le soma, la subjectivité humaine inclue le monde psychique des émotions, de la sensibilité. Une éducation en profondeur devra donner au sujet la possibilité de prendre conscience des mécanismes psychiques qui agissent en lui, de façon à pouvoir progressivement les intégrer et les maîtriser pour les mettre au service des valeurs – selon Wojtyla –, ou – selon Simonne Romain, et ici elle s'éloigne du philosophe – au service d'une attitude d'intérêt pour bien faire sans choix préférentiel.

Un nouvel élément vient faire partie de la proposition du personnalisme de Wojtyla. Nous parlons du concept central de *participation*, un terme qui ne se réfère pas seulement au caractère social de l'être humain, mais à quelque chose de plus profond et définitif : la capacité de pouvoir s'autoréaliser à travers l'action ensemble avec d'autres. De là que la participation n'est pas n'importe quelle action avec d'autres personnes mais seulement celle qui mène à la réalisation de la personne en tant que sujet. Alors que celles qui empêchent cette réalisation ou l'annulent conduisent à l'aliénation. Dans ce domaine, Wojtyla apporte la notion de système de référence « prochain » qui dépasse une autre notion chère au personnalisme, le concept de « communauté » dans le sens de groupe de personnes proches, qui se connaissent, notion non exemptée d'exclusivisme. Le système de référence « prochain » est basé sur le respect et l'attention à l'autre tout simplement parce que c'est une personne. La communauté et le système de référence « prochain » sont nécessaires, tous les deux, à la personne, mais le système de référence « prochain » est prioritaire sur n'importe quelle communauté, car en lui la personne est reconnue en elle-même, ce qui répond à la vérité de l'amour, sans lequel la personne n'arrivera jamais à parvenir à son unité plus authentique.

Ces remarques peuvent nous aider, du point de vue théorique, à reconnaître ce que nous connaissons bien depuis la pratique du Romain : l'importance et le rôle que le Romain confère au groupe. D'abord, la primauté du sujet sur le groupe, dans le sens que celui-ci est le lieu nécessaire pour que la personne devienne sujet. Deuxièmement, le mouvement des rapports dans le groupe, rapports qui n'ont pas le but de créer des liens de dépendance entre les participants, mais d'expérimenter l'autre comme autre « je » et d'apprendre à vivre ensemble et travailler avec toute personne.

Nous venons de faire une approche des fondements du caractère singulier de l'être humain, de sa valeur intrinsèque. Dans l'expérience de l'autodétermination l'être humain se révèle comme une structure unique d'autopossession et de maîtrise de soi. Néanmoins, tout cela n'implique pas une fermeture sur soi-même. Tout au contraire, cela implique une disposition spéciale pour faire « don de soi même », pour s'offrir, se livrer librement.

On ne peut donner que ce que l'on possède. De la même manière si nous nous possédons nous-mêmes nous pouvons nous donner de façon désintéressée. L'homme qui est capable de disposer de lui-même peut se destiner, et en se destinant il va au-delà de soi-même et s'intègre d'une façon plus complète et réelle.

Après cette sommaire description des éléments qui font partie de tout processus éducatif profond, nous pouvons nous demander : Comment réaliser cette conquête-là? Comment aider les personnes à devenir sujets ? Comment effectuer ce processus d'intégration de l'être ? Ce sont, sans aucun doute, les questions que S. Romain s'est posées le long de toute sa vie et auxquelles elle a essayé de répondre par la création de son système éducatif. C'est certain que la connaissance tellement vaste et variée qu'elle avait des différentes réalités de désintégration personnelle, sa sensibilité singulière, son intelligence inusitée, sans doute, sa constance et générosité sans faille, l'ont amenée à consacrer sa vie entière à la cause noble de chercher et créer un outil de formation qui puisse répondre de manière efficace à ces questions fondamentales.

S. Romain, nous offre un chemin, une méthode, mis au service de l'éducation de la personne, l'éducation comprise comme une démarche qui tend vers l'unité de l'être complexe qu'est l'homme. C'est ainsi, qu'elle a mis au point un système basé sur l'action, lieu où peut se produire l'intégration de l'être. Mais, nous le savons bien, pas n'importe quelle action, mais une action issue de la responsabilité du sujet, toujours à partir d'une proposition bien pensée, structuré de façon à l'"obliger" à faire jouer à la fois toutes les dimensions de sa personne: intellectuelle, volitive, somatique, émotionnelle... De cette façon, l'action peut être comparée à une sorte de carrefour en heure de pointe sans feux rouges ni signaux où le participant doit organiser la circulation de tous ces éléments qui ont besoin d'être ordonnés, maîtrisés, mis en rapport, pour rendre possible une circulation harmonieuse de l'ensemble pour parvenir à l'autonomie personnelle, à la fluidité, à la liberté d'être.

Nous connaissons bien les conditions de cette formation, en parfaite harmonie avec les principes anthropologiques présentés précédemment :

S. Romain nous propose de vivre, à partir d'exercices simples en apparence, en réalité complexes, une expérience partagée toujours en groupe, dans laquelle nous pouvons nous reconnaître nous-mêmes agissant parmi d'autres et souvent, avec d'autres. Dans ce se reconnaître, prendre conscience de soi, avec nos propres contraintes et limites, intellectuelles, attentionnelles, émotionnelles, corporelles... Expérience qui est une constante invitation à nous accepter, à accepter la réalité propre et celle extérieure à nous, et qui d'une manière étonnante, nous permet évoluer, presque sans nous en rendre compte, parce qu'un mouvement interne s'est mis en route, un mouvement dans la ligne d'éveiller tout ce qui était endormi en nous, un mouvement dans la ligne de mettre en rapport tout ce qui était coupé, isolé en nous, un mouvement qui, avec la condition de ne pas l'arrêter, va nous permettre peu à peu – ou peut-être, tout d'un coup – guider l'action propre de façon consciente et volontaire, en surmontant les impératifs des habitudes, des choix préférentiels, des coutumes, de ce que les autres font, pour pouvoir choisir et décider librement. Chaque décision qui se traduit en action, va être confrontée aussi à son tour aux contraintes corporelles, attentionnelles, intellectuelles, émotionnelles... Et dans cette constante confrontation, croître peu à peu en autopoiesis et maîtrise de soi.

Guillermo FERRIS - COP - Espagne